

## Patrick Barillot

### Sex-grégation \*

Je me suis donné comme finalité pour notre soirée sur la ségrégation des sexes de commenter cette thèse de Lacan, qui commence maintenant à nous être familière et que l'on trouve dans *Encore* <sup>1</sup>, affirmant qu'« il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots ». Comme Colette Soler l'a beaucoup étudiée dans son cours de l'année dernière, je vais aborder le thème différemment.

Je commence par revenir sur ce dont il a beaucoup été question concernant la ségrégation urinaire, expression de Lacan employée dans son « Instance de la lettre » afin de montrer l'incidence du signifiant dans la réalité par-delà sa signification. On l'évoque comme s'il s'agissait d'une discrimination sociale des femmes assignées, pour satisfaire leurs besoins les plus naturels, en un lieu qui leur est propre. Mais il est patent qu'il en va de même pour les hommes, contraints de ne fréquenter que l'espace qui s'ouvre sous le signifiant qui les représente. D'ailleurs, nulle revendication, enfin très peu, à ce que cela change et il suffit de voir l'air de réprobation qui accueille l'homme qui s'aventure dans l'espace qui lui est interdit.

Avant de matérialiser des espaces distincts, ces deux signifiants différencient les hommes et les femmes en les identifiant à priori comme les détenteurs du phallus pour les uns et pour les autres comme celles qui ne l'ont pas. Premier dommage pour les femmes que d'être privées de ce phallus. Fait de structure, lié à la significantisation du pénis, réel biologique, et à la structure différentielle du signifiant qui ne représente un sujet que pour un autre signifiant.

Cependant, la discrimination, la sex-grégation des femmes à posteriori de cette première différenciation homme-femme est bien réelle et même en recrudescence dans certaines régions du monde ou certains territoires sous l'effet conjugué des discours politiques des nouveaux populismes et des radicalismes religieux.

C'est là que la thèse lacanienne rend compte de ces exclusions dans le champ social ordonné par les discours. Le sort des femmes serait donc

d'exclusion puisque, les mots ne présidant qu'à la seule jouissance phallique, les femmes sont donc exclues des discours. Leur jouissance Autre, non phallique, n'étant associée à aucun signifiant, elle est forclosée de tout discours établi.

Je laisse les incidences sociales de cette exclusion pour m'interroger sur ce à quoi le psychanalyste a affaire au quotidien dans sa pratique. Celle qui touche au « champ clos du désir », c'est-à-dire les rapports hommes-femmes non plus dans le social, mais dans l'acte sexuel, où les semblants ne sont pas d'un grand secours. À savoir ce qui préside à ce que ces deux moitiés « ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand [elles] y arrivent », comme Lacan s'exprime dans « L'étourdit <sup>2</sup> ».

Ne pas s'embrouiller dans la coïtération, que cela désigne-t-il et pourquoi ne faudrait-il pas s'embrouiller en la matière ? Le pourquoi touche certainement à la survie de l'espèce par la nécessité de sa reproduction. L'embrouille sexuelle me semble être la conséquence du maintien, dans le registre dominé par les identifications, de ce qui détermine les rapports homme-femme au niveau de l'acte sexuel et qui ne s'y confond pas <sup>3</sup>.

C'est pour dépasser l'identification des sexes que Lacan met la fonction phallique au chef de l'être ou avoir le phallus. Le nouveau répartitionnaire sexuel se fait en fonction du mode que chacun choisit d'y faire argument. Choix de jouissance donc, soit tout dans la fonction, soit *pastout*. Cela revient à passer des discours qui ordonnent les rapports sociaux entre hommes et femmes, les moitiés, à ce qui relève de la structure qui règle la coïtération puisqu'il n'y a pas de discours du sexe qui l'ordonne.

Ne pas s'embrouiller dans la coïtération quand on y arrive marque bien qu'on n'y arrive pas à tout coup. La façon d'y arriver, c'est-à-dire parvenir à la jouissance prise dans l'acte sexuel, prise au corps de l'autre, ne peut donc pas s'aborder sans la fonction phallique. D'où vient-elle, cette jouissance, alors qu'il n'y a pas de rapport sexuel et que la fonction phallique est ce qui y supplée, puisque c'est elle qui assure les relations entre les sexes ? C'est ce qu'il s'agit de débrouiller en posant les coordonnées de ce qui opère pour faire couple des jouissances.

Du côté de la moitié dite homme, avoir le phallus n'est pas suffisant pour jouir du corps d'une femme. Il y faut la castration, qui est seconde par rapport à la fonction phallique. Sans le non à la fonction phallique des formules de la sexuation, aucune chance qu'un homme ait la jouissance du corps de la femme, autrement dit lui fasse l'amour, dit Lacan dans *Encore* <sup>4</sup>. Ce qui n'empêche pas qu'il puisse la désirer et lui faire des choses qui ressemblent étonnamment à l'amour, ajoute-t-il.

Pas moyen de s'y retrouver si on ne distingue pas les deux types de castration en jeu dans l'affaire. Il y a la primaire, celle qui affecte tout être parlant, homme comme femme, et qui donne la jouissance phallique, castrée, incomplète, morcelée, discontinuée comme l'est la structure du signifiant. Puis il y a celle nécessaire à l'homme pour jouir du corps d'une femme, castration qui lui soustrait ce phallus.

Sinon, de quoi l'homme jouit-il ? La réponse est qu'il jouit de son organe parce que précisément la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme. Pour y parvenir, il y faut la privation du phallus dont il a été doté, pour libérer chez lui le désir. Lequel l'oriente vers un objet qui répond à sa castration, en l'occurrence ici une femme, objet produit de l'objet *a* dans le fantasme et par les signifiants de son inconscient.

Cliniquement, comment cela se manifeste-t-il ? Pour les hommes qui ne font pas d'une femme un symptôme et qui choisissent comme partenaire un autre homme ou bien la masturbation comme exutoire sexuel, c'est sensible. Mais quels sont ceux qui la désirent, lui font des choses qui ressemblent à l'amour comme acte, mais n'en jouissent pas ? Je laisse la question ouverte, mais Lacan nous indique déjà que la jouissance sexuelle prise dans l'acte n'est pas réglée par le désir.

Du côté de l'autre moitié, il serait évidemment illusoire de chercher une condition qui vaille pour toutes les femmes à la jouissance prise par elles avec le corps d'un homme, puisqu'il n'y a pas de tout des femmes. Cependant, Lacan nous donne des indications sur ce qui opère du désir dans leur choix d'objet et la jouissance que vise ce désir. En 1960, dans ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », il insiste sur la dissymétrie quant aux modalités du choix d'objet qui diffèrent « de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour <sup>5</sup>. »

Pour l'homme, on a vu que l'objet est choisi sur l'axe du désir, comme substitut à l'objet *a*. Ce pour quoi il en fait un tenant du désir.

Du côté femme, le choix se fait sur l'axe de l'amour. Pour la part de sa jouissance orientée phalliquement, elle trouve le signifiant de son désir dans le corps de l'homme à qui s'adresse sa demande d'amour et dont elle chérit les attributs, pour reprendre des formules de « La signification du phallus <sup>6</sup> ». Les appelants du sexe, dit Lacan. L'autre part, celle de sa jouissance supplémentaire, est en rapport avec ce lieu dit  $S(A)$ .

Est-elle sans le concours d'un homme, comme on peut le lire ? Il y a certes des manifestations de cette Autre jouissance avec certaines mystiques,

mais ce à quoi nous avons affaire est une jouissance qui en passe par l'acte sexuel. Pas sans l'homme en tout cas si on suit ce que Lacan dit de ce à quoi peut servir de mieux un homme pour la femme dont il veut jouir. À savoir qu'au-delà de satisfaire à l'exigence de l'amour, c'est de lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait « pas toute » à lui <sup>7</sup>.

« L'étourdit » réaffirme donc cette prédominance de l'exigence de l'amour. Tout cela est bien connu.

Ces considérations qui font que pour une femme il y a conjonction du désir, de l'amour et de la jouissance sur un même homme, sont-elles toujours autant d'actualité ? Cette conjonction est-elle toujours aussi valable, aussi généralisable depuis l'émancipation féminine sur le plan de la sexualité ?

Aujourd'hui, la différence entre amour et jouissance est très courante et cela de façon assez précoce, souvent dès l'adolescence. Est-ce donc toujours autant l'amour qui préside au choix d'objet ? Il est évident que de plus en plus de femmes se choisissent des partenaires comme objets pour la jouissance sans que l'amour entre en jeu.

Ne serait-ce pas la mise au jour de ce dédoublement entre l'Autre de l'amour et celui du désir, présent aussi chez l'homme, que Lacan signalait déjà dans « La signification du phallus <sup>8</sup> », mais masqué jusqu'alors et qu'il reprendra sous le terme de duplicité dans ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine <sup>9</sup> » ?

La clinique le montre et le développement de certaines applications de rencontre confirme cette tendance. « J'adopte un mec », où les hommes sont traités comme des objets de consommation sexuelle à mettre dans son Caddie, l'illustre assez bien, comme l'application concurrente de Tinder, Bumble, où ce sont les femmes qui sont à la manœuvre. Plus généralement, les femmes hésitent beaucoup moins à dédoubler leurs objets d'investissement libidinal de façon centrifuge, comme le dit Lacan pour les hommes. L'amour avec son mari, parfois le père de ses enfants, et la sexualité en dehors avec un autre.

Mais quand même, je me demande si la demande d'amour n'est pas malgré tout en embuscade, car, comme le résumait fort bien une femme adepte des sites de rencontre, « Tu vas sur Tinder pour baiser et tu tombes amoureuse. Tu vas sur Meetic pour trouver l'amour et tu te retrouves dans un plan cul. » Seulement, celle qui s'exprime ainsi dans une forme contemporaine du malentendu entre les sexes est une déçue de l'amour. Mais les autres qui ne le sont pas, que disent-elles ?

*Mots-clés : ségrégation des sexes, fonction phallique, phallus, amour.*

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris, le 20 décembre 2018.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 68.

2. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 456 : « C'est à partir de là qu'il nous faut obtenir deux universels, deux *tous* suffisamment consistants pour séparer chez des parlants – qui, d'être des, se croient des êtres –, deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent. »

3. ↑ *Ibid.*, p. 457 : « Encore fallait-il que fût venue au jour la distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel : ceci pour que l'identification à la moitié homme et à la moitié femme, où je viens d'évoquer que l'affaire du moi domine, ne fût pas avec leur rapport confondue. Il suffit que l'affaire de moi, comme l'affaire de phallus où l'on a bien voulu me suivre à l'instinct, s'articulent dans le langage, pour devenir affaire de sujet [S ◇ a] et n'être plus du seul ressort de l'imaginaire. »

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 67.

5. ↑ J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 733.

6. ↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 694, texte écrit en 1958 : « C'est pour ce qu'elle n'est pas [le phallus] qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée. Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour [...] [valeur de fétiche de l'organe]. Mais le résultat pour la femme reste que convergent sur le même objet une expérience d'amour [...] et un désir qui y trouve son signifiant. »

7. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 466 : « Mais c'est encore où se saisit ce qu'on y a à apprendre, à savoir qu'y satisfait-on à l'exigence de l'amour, la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil. Car à quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter. »

8. ↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 694 : « Il ne faut pas croire pour autant que la sorte d'infidélité qui apparaîtrait là constitutive de la fonction masculine, lui soit propre. Car si l'on y regarde de près le même dédoublement se retrouve chez la femme, à ceci près que l'Autre de l'Amour comme tel, c'est-à-dire en tant qu'il est privé de ce qu'il donne, s'aperçoit mal dans le recul où il se substitue à l'être du même homme dont elle hérite les attributs. »

9. ↑ J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 733 : « Après quoi s'ouvre la question de savoir si le pénis réel, d'appartenir à son partenaire sexuel, voue la femme à un attachement sans duplicité, à la réduction près du désir incestueux dont le procédé serait ici naturel.

On prendra le problème à revers en le tenant pour résolu.

4. Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venue la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement.

Dès lors c'est de cet incubé idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis. »